

www.e-rara.ch

Le Robinson Suisse, ou, Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants

Wyss, Johann David

Paris, 1814

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACH WYS JD 10/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13400>

Chapitre XV. L'ours supposé, la claie, leçon de physique.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE XV.

L'Ours supposé, la Claie, Leçon de physique.

J'AVAIS remarqué, la veille, en revenant au bord de la mer, une quantité de bois qui m'avaient paru propres à faire une claie, sur laquelle je pourrais traîner notre tonneau de beurre et d'autres provisions, de Jellheim à Falkenhorst; je m'étais proposé d'y aller de grand matin avant que mon monde fût éveillé; j'avais choisi pour mon aide, mon second fils Ernest: cet enfant, très-paresseux et indolent, avait besoin d'être stimulé au travail; je lui fis valoir, comme une grande faveur, la préférence que je lui donnais, et il me promit d'être prêt de bien bonne heu-

re; j'étais bien aise aussi de laisser Fritz à ma place à la maison, comme le plus grand et le plus fort, pour protéger sa mère et ses jeunes frères.

A peine donc je vis le premier crépuscule du matin, que j'éveillai doucement Ernest, il se leva en bâillant et en étendant les bras; nous descendîmes l'échelle sans être aperçus des dormeurs, que nous laissâmes à leur repos: nous commençâmes par éveiller aussi notre âne, qui devait être de la partie, et pour qu'il ne vint pas à vide, je lui fis traîner une forte branche d'arbre, qui devait m'être nécessaire. Tout en cheminant je demandai à Ernest, s'il n'était pas un peu de mauvaise humeur d'avoir été obligé de se lever si matin, pour un travail assez pénible, au lieu de rester avec ses frères à tirer des grives et des pigeons sur le figuier.

Oh pas du tout , papa , à présent que je suis sur pied , cela ne me fait plus rien , je suis bien aise d'être avec vous , et de vous aider ; mes frères me laisseront assez d'oiseaux à tirer , car je parie que tous ces beaux tireurs manqueront leur premier coup.

— Pourquoi donc crois-tu cela , mon fils ?

— Parce qu'ils oublieront tous d'ôter les balles des fusils , et de mettre de la grenaille à la place ; et puis je suis sûr qu'ils voudront tirer depuis le bas , et l'arbre est si haut , que le coup ne peut pas porter. Pour moi , j'ai tiré depuis notre château , sans quoi je n'aurais pas réussi.

— Tu peux avoir raison dans tes soupçons , mais j'ai là-dessus deux choses à te dire : la première , qu'il eût été plus généreux et plus amical , de faire part à tes frères de tes observations , que de triompher de leur

ignorance, et de les exposer à perdre pour rien leur poudre, qui est pour nous une denrée précieuse ; la seconde, est que je suis charmé de te voir agir avec sang-froid et réflexion, mais que je crains pour toi une lenteur de décision qui nuit beaucoup dans certains cas ; il y en a où il faut promptement prendre une résolution, sans se donner le temps d'y réfléchir. Celui qui, dans les momens de frayeur, ou de danger, de détresse, ne perd pas la tête, et sait vite se décider, a beaucoup d'avantage sur celui qui combine tous les possibles avant que d'agir ; c'est ce qu'on appelle présence d'esprit : jointe à la sagesse, c'est une qualité très utile, et tu peux l'acquérir en réfléchissant souvent de sang-froid, comment on se tirerait d'affaire dans tel ou tel cas supposé : si on ne prend pas cette habitude, on se laisse dominer par

la crainte au moment du danger, et on est perdu. Voyons, par exemple, ce que tu ferais si nous étions subitement surpris par un ours.

Ernest. — Je crois presque que je me sauverais à toutes jambes.

— Je le crois aussi, du moins tu me l'as avoué franchement; mais si tu réfléchis, tu peux conclure que les ours courent sur quatre pieds, et toi seulement sur deux; qu'ils courent bien plus fort et bien plus longtemps que tu ne peux le faire, et qu'ils t'auraient bien vite rattrapé.

— Alors je tirerais dessus si j'avais mon fusil, et à présent que j'y réfléchis, je ne veux plus marcher sans l'avoir.

— Ce serait encore un mouvement irréfléchi, tu pourrais bien aisément manquer ton coup ou ne faire que blesser la bête, et tu aurais alors tout à craindre de sa colère.

— Eh bien, j'attendrais de sang-froid qu'elle ne fût qu'à trois pas de moi; alors je tirerais mon coup au milieu de sa tête, ce qui lui ôterait pour jamais l'envie de m'attaquer.

— A lui ou à toi, bien sûrement, suivant ce qui peut arriver, tu courrais le risque que ton fusil ratât, alors il serait trop tard pour essayer un autre moyen, et tu serais déchiré à l'instant.

— Eh bien, je sais ce que je ferais, je me coucherais par terre, je ferais semblant d'être mort, je retiendrais mon haleine, je me laisserais flairer, tourner et retourner par la bête, on dit qu'ils ne font rien aux morts.

— Pure fable, à laquelle je ne voudrais pas me fier : on les voit souvent dévorer un animal crevé, c'est même un moyen de les attirer.

— Oh ! mais , c'est que je tiendrais alors mon couteau de chasse , avec lequel je l'arrangerais bien , ou je l'assommerais avec la crosse de mon fusil.

— Pauvre moyen ! tu n'aurais sûrement pas la force d'assommer une si formidable bête , et ton couteau pénétrerait difficilement à travers un poil aussi épais que sa fourrure. Tu n'aurais pas non plus la ressource de grimper sur un arbre , où les ours grimpent aussi. Il faut que je t'avoue que je crois que le seul moyen de se tirer d'affaire , qui serait un peu cruel , serait de lui livrer notre âne , que tu tiendrais ferme devant toi ; pendant que l'ours l'attaquerait , tu pourrais essayer de lui tirer un coup de pistolet , ou de lui enfoncer ton couteau de chasse dans la gueule : mais s'il plaît à Dieu , nous n'en rencontrerons point , car je serais très-fâché

de sacrifier notre âne, même pour sauver notre vie ?

— Et moi aussi ; mais s'il n'y avait que ce moyen-là.

— Alors il nous serait permis de l'employer, avec l'espoir de le sauver aussi.

Tout en discourant, nous arrivâmes au bord de la mer, très-contens de n'avoir point rencontré d'ours, et d'y trouver en abondance les bois, qui étaient le but de notre course. Je résolus de couper ce qu'il m'en fallait, de la longueur nécessaire, et de lier ces morceaux en travers sur la branche que l'âne avait traînée ; comme elle avait encore tous ses rameaux, elle pourrait nous servir de traîneau. Nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage, et nous ajoutâmes à la charge de notre âne, une petite caisse que nous trouvâmes à moitié enterrée dans le sable, tout au bord de la

mer : nous prîmes aussi des perches, que nous tînmes en main, pour nous en servir comme de leviers, avec lesquels nous pouvions faciliter la marche de notre baudet dans les endroits difficiles, et nous reprîmes doucement le chemin de Falkenhorst.

Déjà de loin, nous entendîmes la fusillade, qui nous apprit que la chasse aux ortolans était en train; mais quand on nous vit arriver, les cris de joie retentirent, et on s'empessa de venir au-devant de nous. La caisse que nous avions apportée fut aussitôt ouverte avec une forte hache, nous étions tous curieux de voir ce qu'elle contiendrait; elle ne renfermait que quelques pièces d'habits de matelot, et du linge tout mouillé d'eau de mer.

J'eus à me justifier auprès de ma femme, de ce que, sans l'avertir et sans lui dire adieu, je m'étais éloigné avec l'un de ses fils; elle avait

été très-inquiète, et je convins de mon tort. Dans notre situation, il pouvait arriver tant d'événemens fâcheux; du reste, lorsqu'elle s'était aperçue que nous avions pris l'âne, elle avait été rassurée; la vue de notre beau bois, et la promesse d'une claie, pour lui assurer ses provisions de ménage, l'eurent bientôt apaisée, et nous allâmes paisiblement déjeûner.

Je fis ensuite l'inspection du butin des trois chasseurs d'ortolans et de grives, ils en avaient justement quatre douzaines; ainsi que l'avait prévu Ernest, le premier coup manqua, pour avoir oublié de charger leurs fusils de grenaille; ensuite, ils avaient tantôt attrapé et tantôt manqué, et employé tant de poudre et de plomb, que lorsqu'ils voulurent monter sur l'arbre, par le conseil de leur frère, et tirer de là, nous les arrêtâmes en les priant de ménager davantage leurs

munitions , qui étaient notre seul moyen de défense , et presque de nourriture pour l'avenir. Je leur recommandai donc d'économiser le plus possible la poudre et le plomb, jusqu'à ce que nous eussions fait encore une visite au vaisseau échoué. Pour y suppléer, je leur appris à faire des petits lacets , et à les suspendre aux branches du figuier ; je leur conseillai de se servir pour cela des fils de caratas , qui sont forts et rudes comme du crin. Tout ce qui est nouveau amuse les enfans , les miens prirent grand goût à cette manière de chasser. Jack réussit à l'instant à faire ces petits lacs ; je lui laissai François pour lui aider , et je pris Fritz et Ernest pour faire avec moi la claie. Comme nous étions tous à l'ouvrage , car ma femme aidait à ses deux petits , il s'éleva un tapage horrible parmi notre volaille ; le coq criait plus fort

que tout le reste ensemble, et les poules couraient de tous côtés comme si elles étaient poursuivies par le renard. Je ne sais ce qu'ont ces bêtes, dit ma femme en se levant, tous les jours je les entends chanter comme si elles venaient de pondre, et je ne puis jamais trouver d'œufs. Dans ce moment-là, Ernest regarda par hasard le singe, et remarqua qu'il fixait ses yeux perçans sur les poules sans se détourner, et lorsqu'il vit venir ma femme, qui chassait les poules devant elle, il sauta vite sous une racine basse, et s'y blotit. Ernest y fut aussitôt que lui, eut le bonheur de le saisir, et vit qu'il tenait dans sa patte un œuf tout chaud qui venait d'être pondu, et qu'il allait cacher là pour s'en régaler ensuite; il passa de là sous un autre, qu'Ernest visita également; il trouva des œufs dans toutes ces caches, et les apporta

dans son chapeau à sa mère, à qui ils firent grand plaisir. Le singe en était si friand, qu'il les prenait à mesure que les poules les pondaient : il n'eut d'autre punition de son petit brigandage, que d'être privé de sa liberté lorsque les poules voulaient pondre ; il suffisait ensuite de le détacher et de le suivre, pour découvrir, par son instinct, où les poules avaient fait leurs œufs. Par ce moyen, notre ménagère en eut bientôt un bon nombre, et attendait avec impatience le temps où les poules couveraient, tant pour leur multiplication que pour notre régal.

Pendant ce temps-là, Jack était monté sur l'arbre, et avait suspendu quelques lacets aux branches, pour prendre les mangeurs de figues ; il redescendit, et nous apporta la bonne nouvelle, que nos pigeons domestiques, que nous avions apportés du

vaisseau , avaient fait un nid dans les branches, où il y avait déjà des œufs. Je défendis alors de tirer sur l'arbre , de peur que mes douces et gentilles bêtes ne fussent blessées ou effrayées. Je commandai aussi qu'on regardât souvent aux lacets , de peur que nos pigeons n'y fussent pris , et s'étranglassent en se débattant ; j'aurais même défendu qu'on en mît , si je ne l'avais pas ordonné moi-même il y avait peu de temps. Un instituteur fait toujours mal de se contredire ainsi lui-même , et de prouver par là à ses élèves qu'il avait mal fait de leur donner tel ordre ; un mot révoqué de la part de l'instituteur en produira dix de la part de l'élève. On doit bien penser avant de commander quelque chose à un enfant , mais lorsqu'une fois le mot est prononcé , il ne faut plus en revenir , ni par caprice , ni par indulgence ,

ni même par conviction. Mes enfans avoient déjà tous murmuré de ma défense au sujet de la poudre ; et le petit François , avec sa petite mine innocente , vint nous dire qu'il n'y avoit qu'à en semer , et que ses frères et lui laboureraient avec plaisir pour en avoir davantage. Nous rîmes tous de cette idée ; le docteur Ernest mit en avant sa science : Petit bouton d'enfant , lui dit-il , on voit bien que tu ne sais encore rien avec ton champ de poudre à canon ; crois-tu donc que ce soit une semence qui vienne comme l'avoine ?

Moi. — Et comment vient-elle ? M. le savant , tu dois au moins apprendre à ton petit frère ce que c'est que la poudre , et comment on l'obtient , puisque tu te moques de lui et de son ignorance.

Ernest. — Je sais bien que c'est un produit de l'art , mais comme on la

fait, j'avoue que je ne puis pas bien le dire ; je pense que c'est avec du charbon pilé, puisqu'elle est si noire, et qu'on y mêle du soufre dont elle a l'odeur.

Moi. — Ajoute du salpêtre, et tu n'auras pas mal repondu ; le salpêtre est le principal ingrédient : mêlé avec le charbon, il s'allume très-promptement, et développe extraordinairement l'air qui s'y trouve renfermé ; il se dégage subitement par l'action du feu, s'étend avec violence, et pousse au dehors, par une force étonnante, tout ce qui lui résiste ; de sorte que les balles, ou grenailles lancées par cette force irrésistible, frappent l'objet qu'elles rencontrent au point de le détruire, ainsi que vous l'obtenez tous les jours en tirant votre coup de fusil.

Mes enfans me firent alors une foule de questions, qui amenèrent une

sorte de leçon de physique, aussi-bien que je pus le faire d'après mes faibles lumières et sans instrument : les aînés me comprirent assez bien, d'autant qu'ils en avaient déjà quelques notions ; mais le petit François m'entendant dire que le feu renfermé dans tous les corps , se développait par le mouvement ou par le frottement , demanda plaisamment , si en courant très-vîte , on ne courrait pas le danger de s'enflammer et de brûler.

Tu vas trop loin , petit drôle , lui dis-je , mais si un petit garçon comme toi se donne trop de mouvement , il court au moins le risque d'enflammer son sang , de se donner la fièvre , ou d'autres maladies dangereuses ; il en résulte donc quelque chose de semblable à la combustion dont tu parles , qui peut être tout aussi dangereux , comme il l'est aussi de ne pas se donner assez de mouve-

ment et de se livrer à la paresse, parce qu'alors les humeurs croupissent et le sang se corrompt. Ainsi, mes chers enfans, en cela comme en tout il faut savoir garder un juste milieu.

Pendant cette conversation, je faisais ma claie ou traîneau, qui fut bientôt finie, et je trouvai que la nécessité avait fait d'un pasteur assez médiocre en talens, un très-bon charpentier; deux pièces de bois courbées devant, liées au milieu et derrière par un bois traversier, en faisaient la façon: j'attachai de plus deux cordes de trait aux deux cornes élevées, et ma claie fut achevée. Comme je n'avais pas levé les yeux de dessus mon ouvrage, j'ignorais ce que faisaient la mère et les deux cadets; lorsque je les regardai, je vis qu'entre eux trois ils avaient plumé une quantité d'oiseaux tués, et qu'ils les enfilèrent dans l'épée d'un officier

marin dont ma femme avait fait une broche. Je louai son idée , mais je la blâmai de sa prodigalité en rô-tissant à la fois plus d'oiseaux que nous n'en pouvions manger : elle me calma en me rappelant que je lui avais indiqué moi-même de les rôtir à demi , avant que de les mettre dans du beurre , pour les conserver en provision ; elle espérait , me dit-elle , que puisque j'avais un traîneau , j'irais l'après dîner à Jeltheim chercher la tonne de beurre , et en attendant elle avait voulu préparer son gibier.

Je n'eus rien à objecter , et je concertai tout de suite la course à Jeltheim pour le jour même , en la priant de hâter le dîner ; elle me dit que c'était déjà son intention , ayant elle-même un projet pour ce jour-là , que je saurais à mon retour. Moi , j'avais celui de prendre un bain de mer , me sentant échauffé de tout mon

travail d'établissement ; je voulais aussi en faire prendre un à Ernest, qui devait encore m'accompagner, tandis que Fritz resterait à la maison pour la garder.
